

## Chapitre VI

### LA CAMPAGNE, MERE AVARE ET DURE

La campagne forme des hommes solides, capables de danser et de chanter des nuits entières sans le moindre signe de fatigue. Les travaux pénibles déforment le corps de l'homme. Les mains prennent la couleur et la dureté du cuir; les doigts deviennent noueux comme des racines de buis, durs comme des "marteaux à casser la pierre "

(150)

Le plus souvent les hommes de la campagne sont contents de leur sort et ne se plaignent pas des conditions de leur existence.

"La taupe aime sa noire caverne, comme l'oiseau aime son nid dans la feuillée, et la fourmi vous rirait au nez, si vous vouliez lui faire entendre qu'il y a des rois mieux logés qu'elle en leurs palais " (151)

La viande est rare, et les repas se composent de fromage et de salaisons. Les montagnes surtout forment des hommes violents, irascibles; ils ont le coup de couteau facile, et vivent généralement un peu tristes.

"La musique a deux modes, que les savants, comme j'ai oui dire appellent majeur et mineur, et que j'appelle, moi, mode clair mode trouble; ou si tu veux, mode de ciel bleu et mode de ciel gris; ou encore mode de la tristesse ou de la songerie... sur tout sur terre, est ombre ou lumière, repos ou action. Or, écoute-moi bien toujours, Joseph ! La plaine chante en majeur et la montagne en mineur. " (152)

Les travaux trop lourds de certains métiers préoccupent la romancière. Ils déforment les corps, mais plus encore ils paralysent les esprits. Ceux qui épuisent leurs forces ne comprennent pas "le

mystère du beau " (153). La fatigue excessive empêche les sentiments de se développer. Et le laboureur n'est pas payé de retour par la société qu'il nourrit :

"... il manque à cet homme une partie des jouissances... immatérielles qui lui seraient bien dues, à lui, l'ouvrier du vaste temple... Il lui manque la connaissance de son sentiment." (154)

Les sciurs de long ont une vie plus rude encore, et des joies plus courtes :

" Je connus bien que l'ouvrage est triste et lourd quand ce n'est qu'un exercice de notre corps et qu'il ne s'y joint pas l'idée d'un profit pour soi-même ou pour les siens. " (155)

Il ne suffit pas de s'acquitter de son ouvrage de façon satisfaisante; pour en jouir, il faut le comprendre et poursuivre un but précis.

Dans les campagnes pauvres et les montagnes, l'avarice est fréquente. Elle entraîne de profondes misères morales. Si Bricolin adore l'argent, il fait aussi de ses débiteurs, ses esclaves et ses victimes. De tels usuriers sèment le malheur autour d'eux. Chez Bricolin d'ailleurs la dureté est de famille. Sa fille Bricoline aimait un soldat, qui se fit tuer en Algérie. Pour couper court, sa mère "lui jeta cette mauvaise nouvelle à la tête, avec des termes assez durs. " (156) La jeune fille en perdit la tête.

Les pauvres, les déshérités, ne se laissent décourager ni par le travail ni par la faim; c'est l'injustice qui les frappe le plus cruellement et les rend malheureux. Comme la Fontaine, la Dame de Hohant s'en prend aux puissants qui ont toujours gain de cause. Les

muletiers sont les plus forts dans les bois du Bourbonnais, personne ne peut leur résister :

"...de témoigner en justice contre un muletier, c'est quasiment aussi mauvais que de témoigner contre un seigneur." (157)

La mépris des riches écrase les pauvres, pèse sur les malheureux et les pousse vers la méchanceté. Les pauvres sont toujours humiliés. George Sand partage parfois les idées de solidarité de Victor Hugo : "... l'on méprise souvent ce qui ne paraît ni beau ni bon... par là, on se prive de ce qui est secourable et salutaire." (158)

L'injustice sociale et le mépris sont des tares de la société, et George Sand les condamne de façon inlassable. Pourquoi blâmer les champs d'être "terribles et tabâtres" et d'avoir " toujours l'esprit tourné à la malice. " (159) . Ces enfants se sentent abandonnés, méprisés, et c'est parce qu'on les maltraite qu'ils deviennent mauvais. La petite Fadette s'élève contre l'ironie des hommes et leurs paroles moqueuses. Elle n'a jamais senti de sympathie autour d'elle, et c'est à cause de cet abandon qu'elle a pris plaisir à dire du mal des autres, à chercher dans leur vie les travers qui pourraient alimenter sa verve.

Par bonté de cœur, George Sand proteste contre les misères physiques et morales des paysans et s'intéresse aux conditions de leur travail :

"Les fendueux et les bûcheux" travaillent à la journée, ou à la semaine; parfois, s'ils viennent de plus loin, ils s'engagent pour trois mois. Leurs cabanes sont alors plus grandes et mieux construites. (160)

Les enfants abandonnés, et les orphelins touchent le cœur

délicat de la remanière. Elle s'inquiète de leur vie solitaire, prend quelques enfants trouvés sous sa tutelle: "J'ai fait élever plusieurs charpis des deux sexes qui sont venus à bien au physique et au moral" (161) Selon elle, leur valeur dépend de la protection et de l'amour qu'ils reçoivent de leurs parents adoptifs. Il faut que tous les tuteurs et les tutrices soient responsables et bons envers leurs fils adoptifs comme la veuve Picot, -c'est Mariton - veuve Brulette: "... cette Mariton avait soigné et élevé l'enfant avec autant d'amour et d'égard que le sien propre." (162) Se ces infortunés deviennent nigauds" c'est la faute aux riches qui ne les assistent pas. (163)

L'absence d'éducation pousse les pousser vers la misère et tous ses dangers. Ils deviennent sots et mauvais, s'ils n'ont aucune éducation; ils souffrent des "fièvres de misère". Ce problème préoccupe George Sand qui présente au commencement de son roman François le Champi, l'enfant qui ne sait rien, pas même son âge.

Seules l'instruction, la justice sociale et des secours suffisants empêcheront ces malheureux de devenir criminels, ou de vivre dans l'imbécillité. Il faut les encourager à faire leur devoir, leur faire sentir une vraie sympathie.

George Sand à chaque occasion répète ces idées qui lui sont chères, et qui l'ont fait passer quelquefois pour socialiste. Il lui arrive parfois de laisser les problèmes des paysans pour protester contre la peine de mort, et bâtir un monde nouveau.

Selon elle, la souffrance humaine vient des hommes eux-mêmes, qui prennent plaisir à torturer leurs semblables:

"...les hommes ont inventé la peine de mort, que Dieu réprouve, et ils vous tueront peut-être volontairement pour avoir tué par mégarde." (164)

Sous l'influence de Jean-Jacques Rousseau et de Pierre Leroux, la Bonne Dame de Nohant voudrait réaliser l'égalité de tous les hommes et assurer à chacun le bien-être :

"...Si je possédais un million, je ne voudrais pas le garder, dit Henri Lémor...Je crois que je le distribuerais aux pauvres, comme les communistes chrétiens des premiers temps...car en abandonnant leurs biens, ces premiers disciples de l'égalité fondaient une société..." (165)

Ainsi dans la vie paisible de Nohant, George Sand ne s'abandonne pas aux enchantements de la campagne ; elle sait voir les souffrances de ses gens, et elle entend bien y remédier à la manière des écrivains qui dédient leur plume aux malheureux.